

Rédacteurs, { F. X. Garneau, Notaire, Rue Laval, No. 10. } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, Rue Saint Jean, No. 62. }
 { D. Roy, Avocat, Rue Ste. Famille, No. 5. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 15 MAI, 1841.

[No. II.]

Sommaire:—Un prétendant, suite.—Bulletin scientifique. Source artésienne de pétrole.—Agriculture: Le sel employé comme engrais.—Maladies des artisans, et leurs remèdes. Maçons.—La Divine Epopée, par ALEX. SOUMET.—Mélodies Canadiennes. Traduit du *Scottish Magazine*.

UN PRÉTENDANT.

CONTINUATION.

Au bout de quelques instans un jeune homme de vingt-cinq ans s'inclinait devant lady Mitliden d'un air modeste, mais qui ne manquait pas d'assurance. Il portait le costume des prêtres irlandais, le chapeau rond, la perruque, ornée d'une large tonsure, l'habit noir à la française, ouvert par devant et laissant voir les plis du jabot, la culotte de soie rattachée au-dessous du genou à l'aide d'une boucle d'acier bruni, les bas de laine et les souliers à boucles d'argent. La figure de ce jeune homme était belle, et malgré la légère altération causée par la fatigue, ses traits conservaient un grand air. Comme Tom, il avait le nez bien dessiné, les yeux du plus beau bleu, la bouche petite, l'ovale du visage parfaitement correct. La ressemblance eût été plus remarquable encore, si au lieu de la perruque qui s'aplatissait jusque sur ses yeux, il eût laissé flotter en liberté les magnifiques cheveux blonds dont quelques mèches rebelles voltigeaient autour de son front. Le jeune ecclésiastique avait en outre la beauté morale qui manquait à la physionomie de Tom; ses yeux étaient vifs, brillants, intelligens, et la finesse des lèvres accusait, même quand elles étaient en repos, la grâce du sourire. L'expression générale de cette physionomie était plutôt gaie que triste, et cependant en l'examinant avec attention, on y remarquait ce je ne sais quoi mélancolique qui émeut le cœur et fait rêver l'imagination.

Le nouveau venu jeta un regard de complaisance sur l'excellent souper que Tom savourait, et dit à lady Mitliden d'une voix dont le timbre harmonieux était parfaitement en accord avec les grâces de sa figure :

—Je vous avoue, madame, que je suis très fatigué et très affamé; je vous demanderai donc la permission de me reposer et de me fortifier en même temps.

En disant cela, et présumant que sa demande ne pouvait manquer d'être accueillie, le jeune ecclésiastique avait pris une chaise et s'appretait à s'asseoir vis-à-vis de Tom, lorsque lady Mitliden lui posa vivement la main sur l'épaule, et lui dit avec une vivacité mêlée de colère :

—Que faites-vous donc monsieur l'abbé ?

Le jeune homme regarda alternativement d'un air étonné lady Mitliden en courroux et Tom, qui se carrait silencieusement dans son orgueil; puis il laissa retomber la chaise qu'il tenait et dit humblement à lady Mitliden dans un langage qui trahissait une certaine affectation :

—Si j'ai causé un scandale, madame, je suis tout prêt à m'en confesser et à vous demander l'absolution de mes fautes. Mais je suis sûr que monsieur ne demanderait pas mieux que de m'admettre à sa table.

—Silence, monsieur l'abbé, repliqua lady Mitliden, n'aggravez pas vos torts. Vous vous assoierez à votre tour à cette table, mais quand son... (elle allait dire son altesse, mais elle reprit par prudence) quand monsieur l'aura quittée. Vous eussiez dû penser, monsieur l'abbé, que là où les femmes se tiennent debout, les hommes ne doivent pas s'asseoir.

Cette fois, l'Irlandais examina plus attentivement Tom qu'il ne l'avait fait jusqu'ici; il cherchait le mot d'une énigme et se demandait quel pouvait être le personnage à la table duquel il était défendu de s'asseoir.

—Ma chère dame, dit Tom à lady Mitliden, je me reprocherais de mettre plus longtemps votre dévouement à l'épreuve. Je désire et au besoin j'exige que vous preniez du repos; asseyez-vous, ma gracieuse hôtesse.

—Mais qui vous servira ? demanda la vieille dame.

—Parbleu ! monsieur l'abbé, dit Tom cavalièrement.

Le jeune prêtre recula d'un pas, et une vive rougeur couvrit sa figure.

—Moi, murmura-t-il. Mais ce mouvement de la fierté blessée n'eut que la durée d'un éclair; presque aussitôt ses traits reprirent leur sérénité.

—Il y a certains emplois modestes en apparence que les plus élevés d'entre les hommes ne rougiraient pas de solliciter, dit lady Mitliden d'un ton sentencieux.

La réflexion de la vieille dame fut suivie de cette exclamation que Tom répétait assez fréquemment depuis quelques instans :

—A hoire !

L'abbé sourit, prit une bouteille entre ses cinq doigts aristocratiquement ornés, puis il remplit jusqu'aux bords le verre que Tom lui présentait.

Le vin de France continuait à produire ses effets : Tom commençait à s'humaniser et se sentait disposé à se montrer bon prince. Aussi, après un moment de silence, il dit à l'inconnu :

—Il ne serait pas juste, monsieur l'abbé, de faire attendre plus longtemps votre appétit qui paraît pressé; mettez-vous à table, je vous le permets.

Ici lady Mitliden poussa une exclamation de surprise, et comme le respect l'empêchait d'exprimer la douleur que lui causait une pareille violation des lois de l'étiquette, elle prit le parti de sortir pour n'être pas témoin de ce qu'elle regardait comme un scandale.

Lorsque les deux jeunes gens furent restés seuls, l'abbé ne s'occupa d'abord que de combler le vide de son estomac; mais quand sa première faim fut apaisée, il put examiner avec une secrète satisfaction le trophée militaire qui occupait le centre du pourtour de la salle à manger. Le costume que Tom portait fut aussi l'objet d'un examen sérieux. La conversation s'engagea à la suite de cette double série d'observations. Pour reproduire cette conversation, nous demanderons à nos lecteurs la permission d'employer la forme dramatique et de mettre le nom des interlocuteurs en avant de chaque réplique.

L'abbé regardant Tom (à part).—Voilà bien la plus singulière figure de grand personnage que j'aie rencontrée en ma vie ! (Haut.) La décoration de cette salle, le costume que vous portez, tout me dit que je suis ici en pays ami; mais avant de m'en croire sûr, permettez moi, monsieur de vous adresser une question.

Tom.—Je vous le permet.

L'abbé.—Suis-je encore loin du château d'une excellente dame qu'on nomme lady Mitliden ?

Tom.—Vous y êtes en ce moment même.

L'abbé.—Cette dame qui vient de sortir était donc...

Tom, l'interrompant.—Lady Mitliden en personne.

L'abbé, à part.—C'est singulier ! (Haut.) Et ne pourriez-vous pas m'apprendre où je pourrais rencontrer un de mes amis, un voyageur comme moi, sir Murray de Broughton ?

Tom, avec étonnement.—Vous connaissez sir Murray ? Hé bien ! celui que vous cherchez était hier ici, et je l'attendais.

L'abbé, avec joie.—Vous le connaissez donc aussi ?

Tom, railant.—Un peu !

L'abbé, à part.—En ce cas, je suis sauvé !

Tom, à part.—Cet homme est des miens.

L'abbé, haut.—Maintenant, monsieur, je puis vous avouer que je ne suis pas ce que je parais être; le costume que je porte est un déguisement, et rien n'est plus opposé à la profession de prêtre que la profession que j'exerce.

Tom.—Vous êtes ?...

L'abbé, souriant.—Soldat.

Tom.—Et au service de quel pays ?

L'abbé.—De l'Ecosse.

Tom.—Allons donc ! Ne savez-vous pas que l'Ecosse n'a pas d'armée à elle, et que les Ecossois qui portent les armes sont incorporés dans les régimens anglais ?

L'abbé.—J'appartiens cependant bien à l'armée écossaise, à celle qui s'organise secrètement et qui n'attend plus que le signal pour lever l'étendard de l'indépendance : vous comprenez !

Tom, se souvenant.—Ah ! oui, oui ! Vous êtes de ceux qui veulent replacer le roi légitime au trône de ses ancêtres; enfin ! vous tenez pour les Stuarts ?

L'abbé.—Sans doute !

Tom, gracieusement.—C'est bien, mon ami, c'est très bien ! Voilà qui vous fait honneur ! et quand l'armée écossaise sera organisée, quel grade espérez-vous y obtenir ? serez-vous bien brigadier ?

L'abbé, gracieusement.—Oh mieux que ça !

Tom, se faisant tout-à-fait bon prince.—Officier, peut-être ? lieutenant ?

L'abbé.—Mieux que ça !

Tom.—Diable ! vous avez de l'ambition, jeune homme ! mais êtes-vous bien sûr de votre capacité ?

L'abbé.—De ma capacité, non; mais de mon courage et de ma loyauté, oui.

Tom.—C'est quelque chose. Allons, n'en parlons plus. Vous voulez être et vous serez capitaine.

L'abbé.—Mieux que ça.

Ici se fait un moment de silence. La figure de Tom se rembrunit et exprime de plus en plus la défiance. Au bout d'un moment la conversation se renoue de la manière suivante :

Tom, les yeux fixés sur l'abbé.—(A part.) Ce jeune drôle a un aplomb ! Je suis curieux de savoir jusqu'où son outrecuidance peut aller. (Haut.) Puisque le grade de capitaine ne suffit pas à votre ambition, vous espérez donc être colonel ?

L'abbé.—Mieux que ça.

Tom.—Encore ! Général, peut-être ?

L'abbé.—Mieux que ça.

Tom.—Ah ! par exemple !... voilà qui est trop fort, et il m'est avis que pour afficher des prétentions si hautes, vous avez bien peu de barbe au menton !... Voyons, que prétendez-vous être ? Répondez.

L'abbé.—Vous ne devinez pas ?

Tom.—Non, parbleu ! Je ne devine pas.—(Nouveau silence.) L'abbé à son tour paraît embarrassé, et semble craindre de s'être imprudemment avancé. Il reprend enfin avec froideur et dignité :—Vous me permettez, monsieur, de ne rien ajouter. Puisque vous ne comprenez pas un demi-mot j'attendrai pour parler que sir Murray de Broughton soit de retour.

Le ton de résolution de l'abbé avait imposé à Tom, qui n'osa pas réitérer sa question. De son côté l'abbé paraissait bien décidé à se taire. Cependant la curiosité de ce dernier n'était pas satisfaite, il flairait une énigme et désirait en connaître le mot. Il reprit donc le premier, après avoir examiné pendant quelque temps les armes des Stuarts gravés au fond de son assiette d'argent.

L'abbé.—Je serais désespéré, monsieur, de vous laisser de moi une opinion défavorable. Après tout, vous m'avez admis à votre table, et je vous dois de la reconnaissance. Si vous le voulez bien, nous oublierons de part et d'autre nos sujets de mauvaise humeur, et nous recommencerons à causer comme deux bons amis.

Tom, avec l'accent de la vanité blessée.—Oh ! amis ! Monsieur !

L'abbé.—Soyez tranquille, monsieur, l'amitié d'un homme tel que moi ne peut pas déshonorer, que je sache, un homme même tel que vous.

Tom, à part.—Ce que dit ce petit abbé est passablement impertinent !

L'abbé.—Êtes-vous aussi soldat, monsieur !

Tom.—Oui, monsieur.

L'abbé.—Au service de quel pays ?

Tom.—De l'Ecosse et dans la même armée que vous.

L'abbé, reprenant sa bonne humeur.—Vous êtes des nôtres ?

Tom, se redressant fièrement.—J'ai des miens, monsieur, mais je ne suis des nôtres de personne.

L'abbé, étonné.—(A part.) Cet homme est un fou, ou l'orgueil proverbial des Ecossois est encore plus grand qu'on ne le croit. (Haut, en imitant le ton hautain que Tom a pris précédemment.) Et quel grade espérez-vous avoir dans l'armée écossaise ? Serez-vous bien brigadier ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé.—Lieutenant ?

Tom.—Mieux que ça.

L'abbé.—Capitaine peut être ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé, ironiquement.—Vous serez donc colonel ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé.—Général ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé, moitié sérieux, moitié riant.—Oh, alors ! vous êtes donc le prétendant lui-même ?

Tom n'eut pas le temps de répondre à cette question : on entendit du dehors le pas de chevaux et le bruit de sabres traînant sur le sol. L'intendant de lady Mitliden entra dans la salle à manger, qu'il traversa rapidement pour aller retrouver sa maîtresse. Il était pâle, tremblant, effaré. Bientôt après lady Mitliden reparut à son tour; elle était aussi pâle, aussi agitée que son intendant.

Le jeune abbé se leva rapidement, s'approcha d'une croisée et put reconnaître par lui-même la cause de cette alerte. Les mêmes dragons que nous avons déjà vus à l'auberge de la Hache-du-Lochaber, descendant de cheval devant la grille du château. Un petit homme vêtu d'une houplande grise à double collet parlait vivement au chef de la troupe armée. A la vue de cette troupe, le jeune prêtre irlandais se troubla visiblement, comme s'il se fût cru personnellement en danger.

—Venez, venez, dit lady Mitliden en s'approchant de Tom, il faut vous cacher ! Mon intendant se charge de recevoir les dragons, et j'espère que grâce à ma réputation d'excellente hanovrienne, ils n'épargneront la honte et le malheur d'une perquisition.

Tom quitta brusquement la salle à manger, et lady Mitliden qui le suivait allait reformer la porte sur elle, lorsque le jeune prêtre lui prit résolument la main et lui dit :

—Demeurez, de grâce, madame; vous êtes lady Mitliden, par conséquent, je ne suis pas un étranger pour vous. Je suis celui que vous attendez depuis quinze jours, celui que sir Murray de Broughton a été chargé de vous amener. Vous comprenez, madame, que je ne puis sans danger me trouver en présence d'une brigade de dragons anglais.

Il serait difficile d'exprimer la stupeur et la colère qui se peignirent dans les traits de la vieille dame.

—Monsieur l'abbé, dit-elle avec un profond mépris à son